

Allocution de M. Pierre Aubenque, Président de l'association
Pierre Aubenque

Citer ce document / Cite this document :

Aubenque Pierre. Allocution de M. Pierre Aubenque, Président de l'association . In: Revue des Études Grecques, tome 109, Juillet-décembre 1996. pp. 27-35;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1996_num_109_2_4916

Fichier pdf généré le 18/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 26 JUIN 1996

ALLOCUTION DE M. PIERRE AUBENQUE,

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES, MESSIEURS, MES CHERS COLLÈGUES,

Le moment est venu où le président récemment élu, mais bientôt sortant, de notre Association va s'acquitter de sa fonction essentielle, qui est de dresser le bilan des activités de l'année écoulée, d'évoquer la mémoire des collègues disparus et aussi de faire le point sur l'état des études grecques à l'encouragement desquelles notre Association est vouée. Le plus difficile dans ce genre de discours est l'exorde. Pour mesurer la difficulté du genre et admirer l'art avec lequel mes prédécesseurs, chacun à sa manière, s'en sont joués, je ne peux que recommander la lecture, à laquelle je me suis moi-même livré, des précédents discours, pieusement recueillis par la *Revue des Études grecques*. Vous pourriez y voir notamment que l'un de mes illustres devanciers avait, dès le début de son discours, excipé de son état de « malheureux philosophe » pour renoncer à rivaliser en matière de rhétorique avec les éminents philologues ou historiens qui président le plus généralement notre Association. Je ne peux que suivre cet exemple de sage réserve, αἰδώς et σοφία tout à la fois, et conclure par un appel à votre indulgence cet exorde qui ne prétend pas en être un.

L'année universitaire 1995-1996 a comme chaque année payé son tribut de disparitions toujours cruelles. Notre Association a été particulièrement frappée en la personne de trois de ses anciens présidents, décédés à quelques semaines d'intervalle, Jean Bousquet, Jean Pouilloux et Jean Plaud.

Jean Bousquet, qui était membre de l'Association depuis 1935 et en fut le président en 1975-1976, nous a quittés le 8 avril dernier. Né à Bordeaux en 1912, il était entré premier en 1931 à l'École Normale Supérieure dans une promotion qui fut aussi entre autres celle de Georges Pompidou. Après l'École Normale sa vocation le porta vers l'École d'Athènes, d'où il participa à des fouilles en Crète et surtout à Delphes. C'est Delphes qui le consacra comme archéologue et épigraphiste. Je citerai parmi ses nombreux travaux : dans la série « Fouilles de Delphes », *Le trésor de Cyrène* (1952), sa participation au Corpus des inscriptions

de Delphes (tome II, 1988), son *Étude sur les comptes de Delphes* (BEFAR, 1989). Pour me borner au domaine qui est le plus de ma compétence, j'évoquerai la masse d'informations en matière d'histoire des idées que nous devons aux publications de Jean Bousquet. Pour ne citer qu'un exemple parmi beaucoup d'autres, je mentionnerai les décrets des Asclépiades de Chios et de Cnide publiés par Jean Bousquet en 1956 dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, décrets qui attestent des privilèges dont jouissaient les Asclépiades à Delphes et permettent de conclure, comme l'a fait Jacques Jouanna, à une forte implication de Delphes dans le développement de la médecine hippocratique.

L'activité d'épigraphiste de Jean Bousquet a été permanente et il a dans ce domaine formé de nouvelles équipes, qui ont associé définitivement son nom à ce qui est sans doute le plus beau fleuron de l'École d'Athènes. En matière d'architecture, il s'est attaché dès son premier ouvrage à montrer l'influence des mathématiques, en particulier pythagoriciennes, sur les techniques de construction, essayant même de tirer de l'examen des proportions mathématiques une méthode de restauration des monuments anciens. Bel exemple de ce qu'on appelle aujourd'hui interdisciplinarité, mais qui pour lui allait de soi, il s'appuyait en cela sur des textes platoniciens, tirés en particulier de la *République* et du *Théétète*.

Professeur dès 1946 à l'Université de Rennes dans une chaire de littérature et civilisation grecques, un temps Doyen de sa Faculté des Lettres, Jean Bousquet pouvait estimer à cinquante-neuf ans qu'il était parvenu au faite d'une éminente carrière d'archéologue, d'épigraphiste, d'helléniste, lorsque sa vie prit un nouveau tournant. En mars 1971, l'École Normale Supérieure, qui venait d'être secouée par quelques séquelles des événements de 1968, cherchait un nouveau Directeur après la démission de Robert Flacelière. Jean Bousquet ne songeait nullement à être candidat. Je ne crois pas trahir un secret d'État en assurant que c'est à la demande expresse du président Pompidou qu'il le devint. Celui-ci, qui avait pris personnellement en mains les affaires de l'école de la rue d'Ulm, s'était persuadé dans un premier temps qu'aucun des trois candidats déclarés ne convenait ; il entreprit donc d'en chercher un quatrième, le bon : il le trouva en la personne du cacique de sa propre promotion, Jean Bousquet, qui accepta cette mission difficile comme un devoir. Ce fut effectivement un bon choix. En quelques semaines, le nouveau directeur ramena le calme dans la vieille maison. On a pu dire, non sans quelque raison, qu'il avait sauvé l'École Normale : il la sauva sans aucun doute du désordre, peut-être aussi du ridicule, mais plus sûrement d'une possible désagrégation qui aurait pu inciter des autorités de tutelle moins bienveillantes à mettre en question l'existence même de l'institution. Pour avoir été le témoin direct de ces événements, je peux attester que la méthode de Jean Bousquet pour en venir à bout consista moins à tenter de résoudre les faux problèmes que certains posaient qu'à en montrer l'inanité, réduisant à leurs justes proportions des querelles que seules l'infatuation des uns et la pusillanimité des autres avaient paru rendre si considérables. Dans cette période qu'il faut bien dire « politique », au noble sens de ce mot, de sa carrière, l'une de ses armes préférées me parut être l'ironie. Ses vertus principales furent la prudence, cette *φρόνησις* qu'Aristote définissait comme l'habileté au service du bien, et aussi le courage. Peut-être se souvint-il ici de quelques-uns des exemples que la Grèce lui offrait. Sous sa direction, en tout cas, l'École fut rendue bientôt à sa véritable fonction celle d'un « merveilleux outil » au service des humanités et de la science, comme il le rappelait encore peu avant sa mort. Durant tout ce temps, il veilla à maintenir la place déjà menacée des langues anciennes dans le concours d'entrée, ne manquant pas d'assurer lui-même la correction des

épreuves de grec. Après la fin de son mandat de Directeur en 1981, Jean Bousquet reprit son enseignement universitaire à part entière à l'Université de Paris-Sorbonne.

Jean Pouilloux, membre de notre Association depuis 1943 et qui en fut le président en 1980-1981, est décédé le 23 mai dernier. Il était né en 1917 dans un village des Deux-Sèvres. Entré à l'École Normale Supérieure en 1939, il avait été reçu à l'agrégation des lettres en 1943 et dut attendre la fin de la guerre pour devenir membre de l'école d'Athènes à partir de 1945. Il a partagé la plus grande partie de sa vie entre d'une part la Grèce et l'Orient méditerranéen, où il a fait de nombreux séjours et accompli de nombreuses missions, et d'autre part l'Université de Lyon, plus tard Lyon-II, où il a enseigné de 1957 à sa retraite en 1985 dans une chaire de langue, littérature et épigraphie grecques. La thèse de Jean Pouilloux portait sur Thasos : des fouilles qu'il y avait menées il avait rapporté ses *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, volume III des *Études thasiennes* de l'École française d'archéologie (1954). Comme son aîné Jean Bousquet, il s'est illustré lui aussi par sa participation aux fouilles de Delphes et à la publication du Corpus de ses inscriptions, publiant en particulier en 1963 *Les énigmes à Delphes* et en 1976 les inscriptions de la terrasse du temple d'Apollon. En 1986, il a rassemblé dans un volume de six cents pages un large choix de ses articles sous le titre *D'Archiloque à Plutarque. Littérature et réalité*.

Jean Pouilloux a formé de nombreux disciples. Grand professeur, il a été aussi un grand organisateur de la recherche en épigraphie et en archéologie. Dès 1959, il fonde au sein de la Faculté des Lettres de Lyon l'Institut Fernand Courby, qui se spécialise en archéologie de Chypre et du Levant et où il forme une équipe dynamique, qui sera bientôt reconnue et soutenue par le CNRS. En 1964, Jean Pouilloux obtient que soit confiée à l'Institut Fernand Courby la fouille d'une partie de la ville antique de Salamine dans l'île de Chypre. De 1964 à 1974, jusqu'à l'occupation de cette partie de Chypre par la Turquie, une équipe lyonnaise a travaillé en collaboration avec les archéologues chypriotes sur ce site, témoin d'une grande civilisation perdue. La publication des découvertes, non encore achevée, a donné lieu jusqu'ici à quatorze volumes, dont le dernier a paru en 1994.

Au début des années 1970, Jean Pouilloux conçoit le projet de réunir en un même lieu les différentes équipes lyonnaises qui mènent des recherches sur la Méditerranée orientale et le Proche Orient. Ce projet sera réalisé à partir de 1975 avec la Maison de l'Orient méditerranéen, qui, sous le double patronage de l'Université de Lyon-II et du CNRS, rassemble neuf équipes de recherche, où se retrouvent géographes, historiens, archéologues, philologues, historiens de la philosophie, et qui couvre un champ historique allant de l'Égypte ancienne au monde arabe contemporain. Jean Pouilloux était légitimement fier d'avoir pu créer à Lyon un centre de recherches sans équivalent en Europe dans le domaine qui est le sien. C'est peu de jours avant sa mort, le 6 mai 1996, qu'a été inaugurée la bibliothèque de ce Centre.

Très ouvert aux instruments modernes de recherches, notamment aux applications possibles de l'informatique aux sciences humaines, dominant parfaitement la coordination de disciplines diverses, homme de terrain en même temps que de réflexion, Jean Pouilloux était tout désigné pour occuper des fonctions de responsabilité à la direction du CNRS. Parallèlement à ses activités lyonnaises, il fut de 1976 à 1982 directeur scientifique au CNRS pour le secteur dit des Humanités. C'est lui-même qui avait imposé à une bureaucratie d'abord réticente ce beau titre pour désigner un ensemble de disciplines regroupant l'histoire, l'archéologie, mais aussi les lettres et la philosophie, qui sont redevenues

après le départ de Jean Pouilloux ce qu'elles étaient avant son arrivée, les sciences humaines et sociales.

Les humanités, qui pour lui ne s'opposaient pas à la modernité, auront inspiré toute sa vie l'homme autant que le savant. Cet humaniste était aussi un chrétien, qui revendiquait à l'occasion sa foi réformée. Sans doute pensa-t-il que le protestantisme ne pouvait être absent d'une autre grande entreprise lyonnaise, la collection des Sources chrétiennes. Même s'il n'y participa pas directement, il tint à être président de l'Association des amis de cette collection. Et dans une collection voisine, publiée par le même éditeur, il assura avec le P. Mondésert et Roger Arnaldez la direction de la publication des Œuvres de Philon d'Alexandrie, assumant lui-même ou en collaboration la responsabilité de quatre des volumes de la collection. A son activité de traducteur il faut aussi rapporter sa traduction de la *Description de la Grèce* de Pausanias dans la collection des Universités de France (1992).

Jean Pouilloux était depuis 1978 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il fut à ce titre, pour l'année 1988, président de l'Institut de France.

Jean Plaud est décédé accidentellement le 15 juin dernier. Membre de notre Association depuis 1945, il en a été le président en 1984-1985. Né en 1920, il entra à l'École Normale Supérieure en 1939. Agrégé des lettres classiques en 1942, il fut de 1956 à 1972 professeur de Lettres et Première supérieures au lycée Louis-le-Grand, avant d'être appelé en 1972 à l'Inspection générale. Doyen de l'Inspection générale des Lettres classiques de 1983 à 1987, il était président de la commission pour l'enseignement des langues anciennes. Successeur d'Henri Goube dans ces différentes fonctions il eut un moment la chance de pouvoir compter au ministère de l'Education nationale sur le soutien de Raymond Weil, lorsque celui-ci fut Directeur des enseignements élémentaire et secondaire. R. Weil avait pu enrayer le déclin du grec dans nos études secondaires en permettant notamment de commencer l'étude du grec en classe de seconde. Jean Plaud put prolonger quelques années encore cette impulsion bénéfique. C'est lui qui, dans les années 1970, a défini les programmes de langues anciennes et rédigé des instructions qui régissent encore l'enseignement du latin et du grec dans nos lycées et collèges. Dans la fonction essentielle qui fut la sienne, il a bien mérité des études grecques. Grand lecteur de Platon, il était membre du Comité de rédaction de *L'information grammaticale*, à laquelle il a donné de nombreuses contributions.

René Ginouvès nous avait quittés plus d'un an auparavant, le 10 novembre 1994. Né le 21 janvier 1926, ancien élève de l'École Normale Supérieure dans la promotion de 1945, entré à l'École d'Athènes en 1950, il travaille à Gortys d'Arcadie et à Argos. A Gortys, la fouille de l'établissement thermal, dont il publie les résultats en 1959, prélude à une thèse monumentale, soutenue la même année et éditée en 1963 : *Balaneutike. Recherches sur le bain dans l'Antiquité grecque*. A Argos, dont il est fait citoyen d'honneur, il explore les Grands Thermes, mais aussi le Theatron et l'Odéon, auxquels il consacre un autre livre. Plus tard, ses fouilles le mènent à Chypre et à Mytilène : en 1970, il publie, en collaboration avec son épouse Lilly Kahil, les mosaïques de la maison de Ménandre à Mytilène.

La carrière universitaire de René Ginouvès l'a conduit dans diverses Universités : la Sorbonne, où il fut d'abord assistant, Rennes, Nancy et Paris-Nanterre, mais aussi l'Université Laval à Québec. Il a enseigné aussi l'histoire de l'architecture à l'Institut d'Art et d'Archéologie de la rue Michelet. Ses intérêts théoriques le portaient d'emblée vers l'architecture, ses règles et ses lois. Avec Roland Martin, il a mis en chantier un monumental *Dictionnaire méthodique de*

l'architecture grecque et romaine, dont les deux premiers volumes ont paru en 1985 et 1992, le troisième devant sortir de presse cette année. Il s'est intéressé aussi à la méthodologie de l'archéologie, à ce que pouvait gagner l'archéologie d'une approche qu'il appelait archéométrique, à ce qu'elle pouvait attendre de l'informatique. Il avait publié en collaboration un ouvrage sur *La constitution des données en archéologie classique* (1978). Ces travaux et initiatives devaient trouver leur couronnement dans la création à Nanterre d'une Maison de l'archéologie et de l'ethnologie, dont il n'aura pu voir l'inauguration, mais qui portera désormais son nom.

Étienne Lapalus est le quatrième athénien dont nous déplorons cette année la mort. Né à Bourg-en-Bresse en 1906, il est décédé à Clermont-Ferrand le 19 mars 1995. Il était l'un des plus anciens membres de notre Association, où il avait été admis dès 1929. Élève de la khâgne du Lycée du Parc à Lyon, il était entré à l'École Normale Supérieure en 1927. Après l'agrégation des lettres en 1930, il passe à l'École d'Athènes les années 1930 à 1934. Il fouille notamment à Délos et publie en 1948 une étude sur *L'Agora des Italiens*. Sa thèse, soutenue en 1948, porte sur *Le fronton sculpté en Grèce des origines à la fin du IV^e siècle*. Il est nommé tout de suite après professeur à la Faculté des Lettres de Dijon. Dès 1953, la confiance de ses collègues porte cet helléniste à la fois discret et chaleureux, bon organisateur, diplomate quand il le fallait, à la charge de Doyen de la Faculté des Lettres. Il fut l'un de ces derniers grands Doyens de Faculté de province qui marquèrent de leur empreinte la vie intellectuelle non seulement de leur Faculté, mais aussi de leur ville. Cette élection orienta, sans qu'il l'eût cherché, sa carrière ultérieure, qui fut celle d'un grand administrateur. En 1960, le Doyen Lapalus est nommé Recteur de l'académie de Clermont-Ferrand. Il le restera jusqu'en 1970, montrant une fois de plus qu'un helléniste, dans une période de grandes mutations universitaires et qui n'alla pas sans troubles, pouvait conjuguer les exigences du renouvellement avec celles de la tradition. Après son départ du rectorat, fonction dans laquelle il fut unanimement regretté, il reprit l'enseignement du grec à l'Université de Clermont-Ferrand jusqu'à sa retraite en 1977.

Enfin, pour conclure cette trop longue liste, j'ajouterai que nous avons appris il y a quelques jours le décès, survenu le 4 juin, d'André Méhat. Né en 1913 à Levallois-Perret, agrégé des lettres en 1938, il suivit à partir de 1942 l'enseignement d'Henri-Charles Puech à l'École Pratique des Hautes Études et s'orienta vite vers la patristique. Il soutint en 1966, sous la direction d'Henri-Irénée Marrou, sa thèse *Étude sur les Stromates de Clément d'Alexandrie*, publiée la même année dans les «*Patristica Sorbonensia*». Il avait publié auparavant en 1951 dans la collection des Sources Chrétiennes une traduction des *Homélies sur les Nombres* d'Origène. Sa carrière universitaire s'est déroulée à l'Université de Nancy, puis Nancy-II, où il occupa de 1967 à 1981 la chaire de langue et littérature grecques.

La seule justification de la mort — c'est l'un des arguments dont usait Épicure pour nous en consoler — est qu'elle permet et même requiert le renouvellement des générations. Notre Association s'est, durant l'année écoulée, rajeunie et enrichie en la personne de trente-cinq nouveaux membres. Ce nombre particulièrement élevé cette année s'explique sans doute par l'accroissement — j'y reviendrai dans ma conclusion — du nombre de personnes qui s'adonnent avec sérieux et succès aux études grecques, mais aussi par l'intérêt que manifestent pour notre Association nombre de collègues étrangers, près de la moitié des nouveaux membres dans le cas présent, venant d'Italie, de Suisse et de Grande-Bretagne, qui tiennent à honneur d'y être présentés et admis.

L'activité la plus régulière de notre Association durant l'année écoulée a été la série de communications auxquelles ont donné lieu nos séances mensuelles du lundi. Ces séances se sont déroulées dans le cadre inhabituel, et surtout trop étroit, de la Bibliothèque de Grec, conséquence de l'impossibilité où s'est trouvée cette année l'Université de Paris-IV de mettre à notre disposition le lundi à 17 heures l'amphithéâtre où nous siégeons en ce moment. L'Université qui nous héberge nous proposait bien un autre amphithéâtre dans un autre quartier de Paris, mais il a paru plus sage à notre Comité de maintenir la tradition des séances à la Sorbonne, fût-ce dans « la plus obscure » de ses salles comme le notait en 1934 à propos d'un autre lieu de réunion le président Charles Picard, qui ajoutait aussitôt que ce devait être une rédemption pour cette salle obscure d'être « affectée au caractère lumineux des idées de l'Hellade ». Je suis donc heureux de pouvoir rassurer au moins en partie nos membres en leur annonçant que, grâce à l'entremise de M. Jouanna, le président de l'Université de Paris-IV a pu remettre à notre disposition l'amphithéâtre Champollion pour l'an prochain et, je l'espère, les prochaines années universitaires, mais, pour cette année au moins, seulement à partir de 18 heures, un cours d'agrégation devant impérativement s'y dérouler avant. Ceci n'est qu'un épisode de la lutte que doivent mener les Universités parisiennes pour organiser dans des locaux exigus un nombre toujours croissant d'heures de cours. La bonne volonté des autorités universitaires à notre égard ne peut être dans ce cas particulier mise en doute.

Même privées temporairement de la salle obscure qui les mettait en valeur, les lumières de la Grèce ont, je crois pouvoir le dire, continué de briller cette année dans le cadre, d'ailleurs également obscur, de la Bibliothèque de grec. L'obscurité étant propice aux projections, nous en avons pu voir cette année de bien belles, représentant des plantes méditerranéennes, lorsque M^{me} Suzanne Amigues a étudié pour nous, lors de la séance du 13 avril 1996 commune avec la Société des Études latines, la botanique sous-jacente aux *Idylles* de Théocrite, montrant que cette botanique s'appuie sur des connaissances précises, mais invertit souvent dans une intention symbolique les rapports réels, notamment les contrastes de couleur. C'est sur des représentations figurées d'un autre ordre que s'est appuyé Jean-Jacques Maffre lorsqu'il a étudié la représentation typique des potiers au travail dans la céramique, interprétant notamment en ce sens un fragment de vase attique découvert à Thasos. La musique a eu également son heure lorsque M^{me} Annie Bélis, conjoignant les ressources de la papyrologie et de la musicologie, a fait interpréter par trois citharistes les différentes façons de lire une partition musicale conservée dans le papyrus Michigan 2958, se demandant notamment s'il ne faut pas jouer certaines lignes simultanément plutôt que successivement, ce qui n'est pas sans conséquence pour l'histoire de la polyphonie.

Plusieurs communications relevaient de l'exégèse littéraire. Ainsi M^{me} Danièle Aubriot, forte de sa compétence homérique, nous a proposé une réinterprétation audacieuse de la description du bouclier d'Achille dans ses rapports avec la composition de l'*Iliade*. L'épigraphie peut également apporter sa pierre à l'histoire littéraire, comme l'a prouvé la communication de Michel Sève sur une épigramme d'Aigialé d'Amorgos, qui paraît être la traduction en vers d'un décret de consolation promulgué à l'occasion d'un enterrement public, ce qui autorise à envisager l'existence d'une catégorie professionnelle un peu macabre, celle des poètes de cimetière. Dans une très savante communication, notre secrétaire général Paul Demont a fait le point sur la question de la calvitie d'Aristophane, montrant qu'elle ne fut pas vécue par lui comme une disgrâce, mais comme un attribut positif, signe entre autres de virilité. La linguistique a

eu également sa part avec la communication de Gilles Dorival « *Dire en grec les choses juives* », où il a analysé sur quelques exemples lexicaux tirés du livre des *Nombres* la transposition des réalités judaïques dans le vocabulaire des institutions et pratiques grecques. C'est également à une question de linguistique, d'où le grec ne fut pas absent, que fut consacrée la communication de notre collègue latiniste Claude Moussy lors de la séance commune de notre Association avec la Société des Études Latines.

On ne s'étonnera pas que sous la présidence d'un philosophe une place importante ait été accordée à la philosophie : deux communications au moins, si ce n'est trois, lui furent consacrées. M^{me} Monique Dixsaut s'est interrogée sur la réalité de la distinction que semble faire Platon dans les *Lois* entre deux espèces d'amitié : l'une, bonne, fondée sur la similitude ; l'autre, dangereuse, fondée sur l'attraction des contraires. En réalité, il s'agit là de deux schémas explicatifs complémentaires : les deux formes d'amitié peuvent, si elles se subordonnent à la vertu, faire accéder les hommes au bien. Denis O'Brien nous a donné les prémices d'une recherche en cours sur Empédocle chez Platon : même si Empédocle n'est pas nommé, il est facilement identifiable sous l'allusion du *Sophiste*, 242 c-243 a, aux muses siciliennes. Partant de ce texte D. O'Brien découvre dans le *Banquet*, le *Politique* et le *Timée* d'autres témoignages concordants qui permettent d'attribuer à Empédocle une théorie de l'alternance entre des phases contraires, ce qui donne définitivement tort aux exégèses néoplatoniciennes d'Empédocle reprises par certains interprètes contemporains. Enfin, je ne sais si relève ou non de la philosophie la communication de Pierre Thillet sur la pêche au trou selon un passage des *Météorologiques* d'Aristote. Notre collègue, joignant les ressources de la philologie et de l'ethnologie, a reconstitué les conditions réelles de la pêche pratiquée par les habitants de la région du Pont à travers des trous dans la glace : un passage mal compris d'Aristote devient ainsi parfaitement clair. Est-ce là philosophie ? Platon affirmait qu'il existe des Idées même des réalités les plus humbles, comme le poil et la boue. Pourquoi n'y aurait-il pas, pour le dire en grec, une phénoménologie et une herméneutique de la pêche au trou ?

Pour reprendre un terme qui, lui, n'est pas grec, l'interdisciplinarité a marqué la plupart de ces interventions, ainsi que des observations qu'elles ont suscitées. Il est vrai que, en matière de sciences de l'Antiquité, seules la collaboration et la conjonction de disciplines diverses, disposant chacune d'une méthodologie propre et éprouvée, permettent de restituer, dans son unité comme dans sa diversité, l'objet complexe de nos études, qu'il serait trop simple de désigner sous la seule dénomination de Grèce antique. Ce qui frappe dans les sommaires et à la lecture de la *Revue des Études grecques* que publie notre Association, c'est la variété et la complémentarité des approches et des points de vue, l'acribie des contributions, qui ne s'élèvent jamais au général qu'à travers la singularité de textes ou de vestiges concrets, ce qui assure leur valeur scientifique et critique beaucoup mieux que ne le feraient des généralisations hâtives. Que ceci me soit l'occasion de remercier, au nom de tous, les Directeurs de la Revue, MM. Jacques Bompaire et Jacques Jouanna, ainsi que tous leurs collaborateurs du Comité de rédaction et du secrétariat.

La *Revue des Études grecques* témoigne de la vitalité des études grecques en France, dans les pays francophones et chez ceux de nos amis étrangers, notamment grecs, qui recourent à la langue française pour faire connaître le résultat de leurs recherches. Un autre bel exemple de cette vitalité vous sera donné dans un instant lorsque le rapport de notre commission des prix, le palmarès de cette année, vous sera présenté par M. Paul Demont, notre secrétaire général, que je

tiens à remercier en mon nom personnel et en notre nom à tous pour son inlassable activité au service de notre Association et des études grecques, remerciements que j'adresse aussi aux autres membres du bureau.

Je viens de parler à plusieurs reprises de la vitalité des études grecques, dont témoignent, je crois, plusieurs éléments de mon propre rapport. Notre Association doit-elle considérer pour autant que sa tâche principale, qui est l'encouragement de ces études, se trouve par là accomplie ? Nous savons bien que non. Je ne reprendrai pas pour autant, ce sera peut-être la seule originalité de mon discours, la litanie des lamentations sur les menaces dont les études grecques, et d'abord l'étude du grec, seraient périodiquement ou constamment l'objet. Je suis personnellement plutôt confiant dans l'avenir de nos études. Je crois pouvoir affirmer, sans crainte d'être contredit, qu'on n'a jamais publié autant de livres, et de bons livres, autant d'articles, et d'articles savants et suggestifs, sur les divers aspects de la Grèce antique que dans les dernières années. J'ajouterai que ces travaux, lorsqu'ils sont écrits dans un style accessible, n'ont jamais trouvé autant de lecteurs. Certains ouvrages, que je n'ai pas besoin de citer et que nous connaissons tous, sont devenus des « best sellers » ou, pour le dire en français, ont su atteindre un vaste public. Les statistiques prouvent qu'il n'y a jamais eu autant de visiteurs dans les musées, y compris d'archéologie. Je peux prophétiser qu'une grande affluence se pressera dans quelques semaines aux festivités qui marqueront à Athènes même le cent cinquantième de l'École française d'archéologie.

Je pourrais multiplier les exemples de cet intérêt retrouvé pour la Grèce. Je pourrais même essayer d'en donner une explication, qui est d'ailleurs plus un constat qu'une justification : nos contemporains ne croient plus au progrès ou plutôt ils constatent à quels résultats préoccupants ont conduit le développement sans frein des modes de pensée purement scientifiques et techniques et la croyance naïve à un progrès indéfini, qui paraissait exclure toute référence au passé. Il n'y a plus personne aujourd'hui pour croire qu'une doctrine est, comme on disait il n'y a pas si longtemps, « dépassée » parce qu'elle serait plus ancienne, ou qu'une œuvre d'art est démodée du seul fait que d'autres sont venues après elle. Dans le débat toujours renaissant entre les Anciens et les Modernes, il se trouve que les Modernes aujourd'hui ont perdu de leur arrogance, qu'ils sont désorientés et déçus. Il y a, me semble-t-il, dans le seul fait de cette situation de crise et dans la réflexion qu'on peut en tirer un puissant encouragement à retrouver des paradigmes oubliés, à réentendre des paroles devenues inaudibles, à redécouvrir comme si elles étaient nouvelles — et elles sont effectivement toujours nouvelles — des inspirations enfouies sous des sédimentations accumulées. Le désenchantement du monde moderne redonne ses chances à la Grèce antique comme remède possible à ce désenchantement, comme alternative non pas unique, mais elle-même plurielle, comme source de nouveaux commencements et en tout cas de nouvelles réflexions, y compris dans l'ordre éthique et politique.

Peut-être suis-je trop optimiste et l'on m'opposera, j'en suis sûr, d'autres phénomènes sociaux comme l'inculture croissante, la perte des valeurs humanistes, le désintérêt pour ce qui n'a pas de rendement immédiat. Cela est vrai aussi et témoigne, à côté des symptômes encourageants que j'ai évoqués, des antagonismes de notre société. Notre association doit être vigilante, en particulier en ce qui concerne la lancinante question de l'enseignement du grec dans les collèges. Une lettre a été adressée en décembre 1995 à la secrétaire du groupe technique disciplinaire Français - Langues anciennes au ministère de l'Éducation nationale pour lui rappeler que la sensibilisation à l'héritage gréco-latin est et

doit demeurer prévue dès la classe de sixième et dans le cadre de l'apprentissage du latin en cinquième et que l'enseignement du grec doit continuer d'être proposé en classe de quatrième. Ce ne sont pas là des combats d'arrière-garde, car l'avant-garde n'est peut-être plus là où on la croyait. En tout cas, le mur idéologique auquel nous nous heurtions il y a quelques années s'est fissuré et la mauvaise conscience a changé de camp.

C'est sur ces perspectives d'un avenir sans doute difficile, mais qui reste ouvert à nos aspirations, que je conclurai ce rapport. Dans quelques instants, je vais passer le flambeau pour l'année universitaire 1996-1997 à M. Gilbert Dagron, à qui je présente tous mes vœux pour lui-même et pour les études grecques.